

rait parvenir à vous en faire absoudre.

Il est de mon devoir, Georges, de chercher à atténuer autant que possible les effets de ce trop grave événement. Je prie un de mes amis d'aller vous reprendre à l'École Polytechnique. Grâce à la haute position qu'il occupe, j'espère qu'il obtiendra de vos supérieurs que votre sortie de l'École soit regardée, non comme une punition, mais comme une démission.

Sitôt sorti, vous vous ferez inscrire sur la liste des étudiants en droit.

Puisse votre conduite future me faire oublier votre conduite passée!

Votre mère se trouve beaucoup plus malade depuis quelques jours; le chagrin que vous lui avez fait en est cause.

Votre père,
le président VALENTIN.

—
Georges à Emile.

Paris.

Libre! Emile, libre! plus d'heures régulières d'études! plus de portes qui se ferment! plus de maîtres qui réprimandent et contraignent! Libre! te dis-je. Libre d'errer dans ce beau Paris! Libre de rester, si je le veux, toute la journée dans ma jolie petite chambre! Libre! entièrement libre! Aussi tout est joie, tout est plaisir pour moi! Les boulevards où la foule afflue, les théâtres où l'on rit et où l'on pleure, le monde, les bals, les promenades, tout à moi! Adieu! je te quitte; des camarades m'attendent pour une joyeuse partie.

GEORGES.

—
EMILE À GEORGES.

Cambrai.

Tu es gai, tu es content, tu ris, tu t'amuses, après le fatal malheur que tu t'es attiré. Oh! Georges! Georges! est-ce bien? dis-moi! Au lieu de regagner l'amitié de ton père par ta bonne conduite, tu te livres à des extravagances dont je ne saurais trop m'affliger. Au nom de ta mère malade, mon ami, au nom de mon amitié pour toi, change de conduite, et songe aux conséquences de pareilles folies. Adieu. Réponds-moi de suite.

EMILE.

—
Georges à Emile.

Paris.

Vraiment, mon cher moraliste, tu prêches à ravir, et ta lettre, que j'ai lue à quelques-uns de mes joyeux camarades, les a fait rire aux éclats. Mon Dieu! que tu es un vrai provin-

cial et que tu vois les choses mesquinement et avec de singuliers préjugés! Selon toi, il faudrait, à mon âge, vivre comme si j'étais vieux, et, malgré la fortune de ma famille, me condamner à des privations et à des ennuis auxquels sait se soustraire même le plus pauvre des étudiants. Que dirait-on de moi, mon cher garçon, si l'on me voyait passer ma vie à étudier des auteurs que personne n'étudie, à suivre des cours que personne ne suit? Mais ce ne serait plus vivre, ce serait être galérien ou pis encore. Non! mon bon Emile, non! Je crois à ton amitié, je reçois volontiers les conseils qu'elle te suggère de m'écrire; mais tu me permettras de ne point les suivre, et même de m'en amuser. Tu ressembles un peu à ce pauvre renard sans queue, qui s'évertuait à persuader à ses confrères que rien n'était plus beau qu'une queue coupée. La vie que je mène est trop verte pour ta bourse, et bonne pour des goujats, comme dit La Fontaine. Fabrique donc tes cuirs, promène-toi avec ton vieux médecin à perruque, et encroûte-toi de tous les préjugés de ce digne monsieur: tu en es le maître, d'autant plus que tu ne peux guère faire autrement. Tu t'extasies sur les services que te rend cet homme, sans songer qu'il est sûr, en le faisant, de ne pas perdre un sou, et que, par la reconnaissance qu'il s'acquiert à tes yeux, il te met dans la nécessité de l'écouter, et même de croire à toutes les billevesées qu'il lui plaît de te débiter. Il vaudrait mieux pour toi payer de l'argent à quinze cent, comme celui que me prête un usurier de mes amis. Du moins, avec celui-là, j'en suis quitte pour payer un peu cher son argent; mais, grâce à Dieu, il ne me parle point; il ne me prêche point; et si, par hasard, il le faisait, ce serait dans un langage plus allemand, je crois, que français, dans la langue de Salomon et de Jonas, ce qui me resterait tout-à-fait indifférent, parce que je ne comprends pas plus l'une que l'autre; adieu, Emile.

GEORGES.

—
Emile à Georges.

Cambrai.

Tu as cru me blesser par ta lettre, Georges, tu n'as fait que m'affliger profondément. Il ne te manquait plus que d'insulter à ton père et à ta mère pour rassembler dans ta lettre tous les genres d'impiété. Ton camarade, ton frère, moi, Georges, je m'y trouve tourné en dérision ainsi que mon bienfaiteur, celui que j'aime comme un père. Puis, tu parles de la vertu et du travail en termes railleurs, et tu n'arrêtes pas tes irrévérences même quand il s'agit des Saintes Écritures. Tu te prépares de bien

grands repentirs, Georges! N'importe, mon ami! Tu me trouveras alors comme tu m'as toujours trouvé, ton ami dévoué, prêt à tout quitter, à tout sacrifier pour celui dont il a juré d'être le frère. Adieu, Georges.

EMILE.

—
François Muller au docteur Delloye.
Paris,

Monsieur le docteur,

Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que je suis arrivé à Paris, en bonne santé, et confus des bontés de monsieur Vergennes, qui me comble de générosité, et qui me traite de manière que je le bénis du matin au soir.

J'ai été, il y a trois jours, installé dans ma nouvelle place, et je me suis mis à la besogne avec une grande gaieté de cœur et l'intention de faire de mon mieux. Cela ne m'a point été difficile du reste, puisqu'il s'agissait seulement de tenir en ordre le bureau et d'aller en recettes dans la journée. On appelle aller en recettes, se rendre chez toutes les personnes qui ont signé des lettres de change échues. J'ai bien reçu de la sorte soixante mille francs, le premier jour.

Comme, grâce à Dieu, je sais lire et écrire, cela n'a pas été le plus difficile. Ce qui m'a donné du mal, ça été de me reconnaître dans les rues et de trouver mon chemin; car Paris est bien grand, et la tête tourne quand on se trouve au milieu de cette foule grouillante et du bruit que font les voitures. Néanmoins, je n'ai point tardé à me faire à tout cela, et je suis rentré à quatre heures au bureau, tout en nage, mais après avoir terminé mes courses et achevé complètement mes recettes. Sur quoi, monsieur Vergennes a bien voulu me dire qu'il était satisfait de moi, et que j'étais un honnête garçon. Je ne saurais vous exprimer, monsieur le docteur, la joie que m'ont fait éprouver ces paroles, surtout la manière dont elles m'ont été dites.

Quand j'ai fini ma journée, je monte dans une jolie petite chambre que j'occupe dans l'hôtel même, et là, je travaille à régulariser mon orthographe, à faire mon éducation. J'ai trouvé un maître qui n'est pas trop cher, et qui me montre avec beaucoup de patience; car j'ai la tête un peu dure, et ce n'est pas toujours du premier coup que je comprends ce que l'on m'enseigne. Mais avec l'aide de mon maître, et comme j'ai bonne volonté d'apprendre, j'espère bien arriver à acquérir le savoir indispensable à tout homme dans ma position.

Vous excuserez la longueur de ma lettre et sa mauvaise orthographe, monsieur le docteur; je n'ai encore que bien peu de leçons; cependant, je n'ai pas voulu attendre d'être plu-